

Deuxième séquence

Henri Bergson et Jacques Chevalier : deux philosophes face à leurs temps

Les cinq premiers épisodes de ce feuilleton avaient pour objet de découvrir des facettes de la personnalité de nos deux *personnages de roman* : Henri Bergson et Jacques Chevalier. Il s'agit désormais, sur le socle ainsi constitué, de partir à la découverte de leur vision du monde mais aussi de ce qu'ils ont apporté, non seulement en termes de réflexions philosophiques, mais aussi par leurs actions. Pour Henri Bergson, nous avons ainsi retenu, à ce titre, sa contribution, en 1914, à l'engagement de la France contre l'Allemagne, puis son action visant, en 1917, à ranger les Etats-Unis aux côtés des alliés. Nous reviendrons également sur son rôle, à la fin de la première guerre mondiale, dans la création de ce qui deviendra l'UNESCO. Pour Jacques Chevalier, nous avons retenu son combat pour la « réintroduction » de Dieu à l'Ecole, engagé dès le milieu des années 1920, un combat culminant, en 1940 et 1941, dans la politique conduite par le Secrétaire d'Etat à l'Instruction publique du Maréchal Pétain qu'il fut alors. Sans omettre son procès au Haute Cour de justice, en 1946.

Sixième épisode

1914 : Henri Bergson, la civilisation française contre la barbarie allemande.

Daniel Bloch

La guerre entre la France et l'Allemagne est déclarée le 3 août 1914. Henri Bergson préside, depuis le 10 janvier 1914, l'Académie des sciences morales et politiques. Le 8 août, il y prononce un discours dans lequel il s'engage avec une vigueur que sa production philosophique antérieure ne laissait pas transparaître.

« La lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie. Tout le monde le sent, mais notre Académie a peut-être une autorité particulière pour le dire. Vouée en grande partie à l'étude des questions psychologiques, morales et sociales, elle accomplit un simple devoir scientifique en signalant dans la brutalité et le cynisme de l'Allemagne, dans son mépris de toute justice et de toute vérité, une régression à l'état sauvage. »

Le 14 novembre 1914, il publie dans le Bulletin des armées de la République une Note intitulée *La force qui s'use et celle qui ne s'use pas* :

« Où est l'idéal de l'Allemagne contemporaine ? Le temps n'est plus où ses philosophes proclamaient l'inviolabilité du droit, l'éminente dignité de la personne, l'obligation pour les peuples de se respecter les uns les autres. L'Allemagne militarisée par la Prusse a rejeté loin d'elle ces nobles idées, qui lui venaient d'ailleurs, pour la plupart de la France du dix-huitième siècle et de la Révolution. Elle s'est fait une âme nouvelle, ou plutôt elle a accepté docilement celle que Bismarck lui a donnée. On a attribué à cet homme d'Etat le mot célèbre : « La force prime le droit ». A vrai dire, Bismarck ne l'a jamais prononcé, car il se fût bien gardé de distinguer le droit de la force : le droit est simplement à ses yeux ce qui est voulu par le plus fort, et qui est consigné par le vainqueur dans la loi qu'il impose au vaincu. Toute sa morale se résumait ainsi. L'Allemagne actuelle n'en connaît pas d'autre [...]. Le temps est sans emprise pour nous. A la force qui ne se nourrit que

de sa propre brutalité, nous opposons celle qui va chercher, en dehors d'elle, au-dessus d'elle, un principe de vie et de renouvellement. Tandis que celle-là s'épuise peu à peu, celle-ci reste inébranlée. Soyons sans crainte, ceci tuera cela. »

Cet article reparâtra en décembre 1939, notamment dans *Le Temps* du 8 janvier 1940. Bergson avait autorisé à la faire reparâître, en accompagnant son accord du commentaire suivant¹ :

« Je viens de relire mon petit article de 1914, et je constate comme vous qu'il s'appliquerait exactement à la situation actuelle. A mon avis, c'est cette *applicabilité* parfaite qui est instructive, parce qu'elle démontre que l'hitlérisme n'est pas un accident de l'histoire, comme on le croit généralement. En réalité l'Allemagne d'aujourd'hui est identique, dans son essence, à celle de 1914. C'est l'Allemagne bismarckienne, l'Allemagne convertie par Bismarck, depuis 1971, à un matérialisme brutal et sans scrupule. Aussi la reproduction de mon article n'aura-t-elle son plein effet que si on le réimprime sans en changer un mot et si l'on fait remarquer en note que, publié par exemple dans un journal sans indication de date, il serait sûrement pris pour un article du jour. »

Le 26 mars 1915, Jacques Chevalier retourne à Paris. Il retrouve sa mère et son père, qui, comme directeur du génie au ministère de la Guerre, « doit faire face à un labeur écrasant ; au début de la guerre, il y avait 30 000 sapeurs ; il y en a maintenant 180 000. Les travaux de sape et de mine, l'outillage, l'armement ont dû être considérablement accrus, complétés et parfois créés de toutes pièces ».

Le 27 mars, Jacques Chevalier se rend au domicile de Bergson qui lui parle de la guerre ²:

« Cette guerre aura donné un singulier démenti aux réputations que l'on a faites aux peuples et qui datent de la fin du XVIIIème siècle : le flegme

¹ Fonds Henri Bergson, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, BGN 312.

² Jacques Chevalier, Entretiens avec Bergson, op.cité p. 21.

anglais, la légèreté française, quoi de plus faux ? Charles Péguy³, que je voyais souvent, me dit peu avant la guerre, lors du dernier entretien que j'eus avec lui « Le fond de l'âme française, c'est l'esprit religieux », ce qui est parfaitement vrai car le Français possède l'esprit religieux au sens le plus large : je veux dire l'esprit de dévouement, de sacrifice, l'amour désintéressé d'un idéal très haut. »

Jacques Chevalier félicite Henri Bergson de son beau discours sur la guerre. « Vous êtes le seul, ou presque, qui ayez compris la situation et le danger allemand ».

« C'est, répond Bergson, que j'ai complètement échappé à la culture allemande. Lorsque j'étais à l'Ecole, tous mes camarades étaient pénétrés de Kant et du kantisme. Pour moi, je n'en subissais à aucun degré l'influence : dès cette heure je combattais ou je raillais les idées allemandes. »

Le 23 avril Bergson prononce un discours à l'Alliance d'Hygiène sociale où il va jusqu'à comparer l'état d'âme du soldat français avec celui des grands mystiques, le premier étant fait de coïncidence avec l' « âme de la patrie », le second de coïncidence avec la vie de Dieu⁴.

Quelques semaines plus tard, le 2 juillet 1916, Henri Bergson écrit à Jacques Chevalier :

J'ai appris que vous étiez attaché à l'armée britannique en qualité d'interprète. Vous étiez tout désigné pour ces fonctions et vous devriez vous rendre particulièrement utile. Condamné, comme la plupart des hommes de ma génération, à rester simple spectateur, je ne puis m'empêcher d'envier ceux qui jouent un rôle dans le grand drame. Il me semble que nous approchons du dénouement, et que ce dénouement sera conforme à nos

³ Charles Péguy, disciple d'Henri Bergson, est mort sur le front, le 5 septembre 1914. Il avait 41 ans.

⁴ François Azouvi, *La gloire de Bergson*, Gallimard, 2007, p. 239.

prévisions les plus optimistes. Mon optimiste a toujours été radical, même aux pires moments de cette guerre. »

La guerre ne s'acheva pourtant que plus de deux années plus tard, le 11 novembre 1918. Et ce furent deux années qui virent Henri Bergson agir bien autrement qu'en simple spectateur.